

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°72 – décembre 2017-janvier 2018

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

Monument élevé à Artern en mémoire de Novalis¹.

¹ Le poète romantique allemand y séjourna en décembre 1799. Cf. la Lettre *Novalis* n°70, août-septembre 2017.

**DOCUMENTS LITTÉRAIRES
ET TÉMOIGNAGES****VERS NOVALIS**

L'idéalisme magique tourne à une *organologie*.

L'illusion dualiste sépare âme et corps comme esprit et nature. Quand elle les associe, comme l'esprit à la nature, elle subordonne l'âme au corps. Le mage remet le corps au service de l'âme et de l'esprit (II, 191). Le corps, instrument de toute action mécanique du monde extérieur sur le Moi, de toute action magique du Moi sur le monde extérieur, doit devenir instrument exclusif du Moi ; une trop grande part de ses organes dort d'un profond sommeil (II, 222). Il doit être « animé » intégralement du centre à la périphérie.

Fichte sert encore ici de guide :

Par son organisation, articulation et éducatibilité, le corps humain manifeste la volonté libre. Le corps de l'animal est complet du premier coup en chacune de ses spécialités. Le corps humain apte à tout se fait au fur et à mesure qu'il se pénètre de liberté.

L'animation intégrale du corps le fera passer de la manifestation partielle à la manifestation totale de l'esprit. Lavater complète Fichte. Sa physiognomonie se prêtait à cette utilisation : connaître l'intérieur par l'extérieur, le caractère par les symboles du geste et de l'attitude, la physionomie morale par la physionomie proprement dite, cette âme visible, est-ce rien d'autre que manifester, si manifester c'est extérioriser l'intérieur ? D'autre part, initié au mesmérisme par un élève de Puiséguir², il faisait lui-même des miracles et prévoyait le moment où la volonté humaine saurait organiser et désorganiser du dedans les êtres vivants, à plus forte raison restaurer leurs membres perdus.

« Nous donnons à notre organe de pensée le mouvement qu'il nous plaît, nous modifions comme il nous plaît ce mouvement (Fichte nous a appris l'usage actif de cet organe) ; nous l'exprimons par le langage, par nos gestes ; nous l'imprimons en nos actes ; nous nous mouvons et nous arrêtons à volonté ; nous décomposons nos mouvements et les recomposons. Pourquoi cette maîtrise partielle ?

² [Armand de Chastenay, marquis de Puiséguir (1751-1825), disciple français de Mesmer]

Il nous faut apprendre à mouvoir, inhiber, composer et décomposer les organes intérieurs de notre corps, tout comme l'organe de la pensée. Tout notre corps peut et doit être mis en mouvement comme il nous plaît, par notre esprit. Les effets de la peur, de l'effroi, de la tristesse, de la colère, de la honte, de la joie sont des indications suffisantes. Les exemples ne manquent pas de gens qui ont acquis un pouvoir sur certaines régions inertes de leur corps. Alors chacun deviendra son propre médecin et pourra s'acquiescer un sentiment complet et exact de son corps, l'homme, pour la première fois absolument indépendant de la nature, sera peut-être en état de faire repousser un membre perdu, de se tuer par un simple acte de volonté et d'obtenir ainsi des éclaircissements authentiques sur les corps, sur les âmes, l'univers, la vie, la mort et le monde des esprits. Alors il dépendra probablement de lui d'animer la nature, il obligera ses sens à produire les sensations qu'il désire, pour pouvoir vivre véritablement dans un monde à lui. Alors il sera capable de se séparer de son corps si bon lui semble ; il verra, entendra, sentira ce qu'il veut, comme il veut et sous quelque rapport qu'il le désire » (II, 193).

Si le corps est ainsi capable d'animation intégrale, c'est que, en l'état actuel, il est déjà une manifestation partielle de l'âme.

« Si nous étions aveugles, sourds et privés du toucher, mais que notre âme fût complètement ouverte, notre esprit nous tiendrait lieu du monde extérieur actuel ; ce monde intérieur entrerait avec nous dans la même relation qu'actuellement le monde extérieur. Qui sait si, confrontant par impossible les deux situations, nous y apercevions la moindre différence ? Nous sentirions du dedans bien des objets pour lesquels seuls les sens externes nous manqueraient. Nous pourrions produire en nous des modifications analogues à des pensées... Qui sait ? peut-être peu à peu, par des efforts appropriés, pourrions-nous produire des yeux, des oreilles... On saisirait ainsi l'âme en train de devenir organe, le corps supprimé » (II, 195).

On retrouve dans ces textes la préoccupation, familière aux contemporains de Novalis, de façonner et de multiplier des sens nouveaux. Le galvanisme, le magnétisme, Lavater, Brown sont mis à contribution par l'idéalisme magique pour découvrir des moyens *appropriés* d'animation intégrale.

... La liaison de l'âme et du corps (multiples oppositions de polarité) ne serait-elle pas cohérence, gravitation, électrique, magnétique, chimique, etc. (III, 348). Nous n'entrerons pas dans le détail de ces recherches.

Novalis est-il parvenu à se satisfaire ? Il est difficile de dire, écrit-il dans les dernières pages de son *Ofterdingen*, si nous pouvons,

à l'intérieur des limites sensibles de notre corps multiplier notre monde par de nouveaux mondes, nos sens par de nouveaux sens, ou si chaque accroissement de notre connaissance, chaque capacité nouvelle que nous acquérons ne vaut qu'à façonner notre sens actuel de l'univers (IV, 232). Peut-être que les deux reviennent au même, ajoute-t-il. Avec un instinct très sûr, Fichte laissé de côté, Novalis est remonté à la théorie des causes occasionnelles et de l'harmonie préétablie pour en dégager tout l'arbitraire latent et légitimer son paradoxe que n'importe quelle sensation aurait pu être liée à n'importe quel sens... Les organes des sens n'ont par nature aucune tendance à être déterminants ou fixés, ou à concourir à l'unité d'un corps individuel : l'esprit seul leur assigne des points de concentration et les contraint à certaines fonctions régulières et invariables. Ainsi là où la main touche et l'oreille entend, l'œil doit former une couleur déterminée, un contour déterminé correspondant et inversement. Chaque corps est centré et activé au gré d'une monade (III, 204). Dès qu'on peut modifier aussi arbitrairement que l'on veut l'univers actuel, peu importe que l'on puisse ou non se créer d'autres mondes, si on peut s'inventer à chaque instant celui que nos sens se proposent, si la fenêtre en s'ouvrant se suscite le paysage. Cette animation arbitraire de nos sens, éduqués à merci par l'esprit, Novalis en a rêvé surtout à propos du toucher. L'esprit l'activant, de ce sens rayonneraient les plus efficaces possibilités. Ah ! si l'homme apprenait à toucher ! Ce sens céleste, le plus naturel de tous ; il le connaît bien peu. C'est par lui que l'âge d'or si désiré reviendrait. L'élément de ce sens est une lumière intérieure, qui se brise en couleurs des plus merveilleuses et des plus puissantes. Alors les étoiles se lèveraient en lui, il s'apprendrait l'attouchement le plus sensible et le plus varié de tout l'univers, tandis que l'œil ne lui montre aujourd'hui que des limites et des surfaces. Il deviendrait le maître d'un jeu infini et oublierait toutes ses agitations, dans une jouissance éternelle qui se nourrirait d'elle-même et grandirait toujours. Le passé n'est qu'un rêve du toucher, un toucher sans force, une vie grise et faible... (IV, 25-26).

À une pareille animation arbitraire des sens et de l'univers l'amour et le rêve nous font assister, jour et nuit : les étoiles se lèvent en eux...

Changeons de créateur : en passant de l'esprit humain à l'esprit universel, l'intégrale manifestation de l'esprit reste-t-elle le secret de la création ? De prime abord, les apparences sont contraires. Novalis a ressuscité l'antique correspondance du microcosme et du macrocosme, ou, comme il dit non sans quelque lourdeur, du macroanthrope. L'homme est un abrégé de l'univers (un cosmomètre), l'univers est un agrandissement de l'homme. L'un et

l'autre sont des organismes vivants, composés d'un esprit, d'une âme ou d'un corps. N'est-il pas possible de concevoir entre eux un rapport extatique de corps à corps, ou, plus étroit, d'âme à âme, d'esprit à esprit ; une sorte de communion directe, *différente du rapport de manifestation* ? Novalis s'est bien engagé par là : « Il cherche, écrit Fr. Schlegel à Schleiermacher, par voie chimique un remède contre la corporéité au moyen de l'extase où il découvre un indice révélateur du beau mystère du contact spirituel. » Justement Spinoza et surtout Plotin lui ont révélé l'hypostase et l'extase, ces lacunes de la philosophie de Fichte (III, 218-219). La mort de Sophie condamne la vie d'ici-bas et appelle le suicide.

... Bref, il y a en nous aussi un monde extérieur qui se trouve avec notre intimité en relations analogues à celles où se trouve le monde extérieur hors de nous avec notre extérieur ; de sorte que nous ne pouvons saisir que par la pensée l'intérieur et l'âme du monde, comme nous ne pouvons saisir que par la sensation l'extérieur et le corps du monde.

Ces apparences ne résistent pas à l'examen. Dans l'extase, l'âme n'est plus affectée par la réalité sensible, mais activée par l'esprit universel. On sait que pour Novalis il existe deux systèmes de sens, l'âme et le corps, et que l'âme est le sens de l'esprit (II, 191 ; III, 202). Dès lors, toutes communications suspendues avec le corps, l'inspiration de l'âme par l'esprit est activité du centre à la périphérie, révélation. L'esprit dispose à son gré du sens animique. L'usage actif de ce sens ne ressemble certes que de fort loin à l'usage actif de l'organe de la pensée, dont Novalis croyait apercevoir le modèle dans Fichte. Pourtant il n'est pas dérogé à l'universelle manifestation, seul est déplacé le point de contact avec le monde invisible. L'aptitude à recevoir la vivification subsiste. Pour avoir changé de prêtre, que soit posé l'univers dans le Moi ou le Moi dans l'univers, la religion pour le corps reste la même, le temple n'est pas désaffecté.

... Il n'y a qu'un temple dans le monde et c'est le corps humain.

Rien n'est plus sacré, que cette forme idéale... S'incliner devant des êtres humains, c'est rendre hommage à cette révélation dans la chair. On touche au ciel quand on touche au corps humain (11, 227).

Chaque corps individuel, organe du Tout Vivant vivifié par l'âme du monde, doit tendre à la manifester de façon intégrale.

... Le corps respire, mange, digère, assimile, étreint, il est respiré, mangé, digéré, assimilé, possédé. Pas une de ses fonctions qui ne soit symbole : l'assimilation est communion organique avec la nature, ceci est ma chair, ceci est mon sang ; l'air, l'océan

atmosphérique, au même titre que notre sang, nous est organe ; une étroite enfin est quelque chose d'analogue à la Cène (III, 66).

... Qui sait quel symbole auguste est le sang ? Précisément, ce qu'il y a de répugnant dans les parties organiques nous permet de conclure à quelque chose d'auguste qui s'y trouve caché. Nous sommes pris d'horreur comme devant des spectres et avec un effroi enfantin nous pressentons dans ces combinaisons étranges tout un monde mystérieux qui pourrait bien être une vieille connaissance (III, 66).

... Nous jouissons tous les jours du génie de la nature ; chaque repas nous devient une Cène, nourriture de l'âme, réfection du corps, mystérieux moyen d'une transfiguration et d'une divinisation ici-bas et un vivifiant commerce avec le Tout Vivant. De l'élément sans nom le sommeil nous fait jouir. Au réveil, comme l'enfant contre le sein maternel, nous reconnaissons combien notre délassement et notre renouveau nous sont venus d'une grâce et d'un amour, et que l'air, la boisson, les aliments sont les organes d'une inexprimable et chère personne (III, 67).

... Bien peu connaissent le mystère de l'Amour, bien peu ressentent une faim insatiable et une inextinguible soif. La Cène, symbole auguste, est une énigme pour les sens terrestres. Mais qui a bu sur des lèvres vivantes et aimées le souffle de vie, qui s'est fondu au feu divin en ondes frémissantes, qui a ouvert les yeux pour scruter l'insondable profondeur du ciel, celui-là mangera de Son corps et boira de Son sang éternellement. Qui a pénétré le sens auguste du corps, qui peut dire : je comprends le sang ? Un jour, tout sera corps, un corps unique, un sang céleste baignera le Couple bienheureux (I, 88) [Cf. *Chant religieux* VII]³.

Peut-on mieux magnifier le Suprasensible dans le Corps ?

L'analogie « le moi infini est à l'homme ce que l'homme est à la nature, ou le sage à l'enfant », est simplement retournée « le moi infini est à l'homme ce que la nature est à l'homme et l'enfant au sage » ; mais c'est toujours l'universelle manifestation de l'esprit qu'il faut poursuivre et achever.

L'amour nous fait assister tous les jours à un semblable renversement. Il rayonne de l'amant, il rayonne de la bien-aimée. Personne n'a joui plus voluptueusement de son cœur que Novalis. « Son désir brûlait dans ses propres flammes » ; personne ne s'est offert vulnérable avec plus de délices à la magie de la femme-enfant... Les yeux de l'aimée, leur premier regard significatif, les mains de l'aimée, le premier effleurement, le premier baiser, le premier mot d'amour... une jolie fille est une fée plus réelle qu'on

³ [On reconnaît les premières lignes du septième des *Chants religieux*.]

ne le croit... Les plus belles fleurs ne fleurissent-elles pas autour d'elle pour la parer. Pour elle le ciel se fait pur, pour elle la mer se fait lisse (IV, 32).

Quel que soit l'animateur, l'intégrale animation du corps et par le corps, de l'univers, est l'idéal du mage.

... Le corps doit devenir libre, l'âme doit devenir organique (III, 37).

... Le corps doit devenir âme, l'âme doit devenir corps (III, 84).

... Il faut utiliser les heures pleines d'âme à façonner et animer le corps, et les heures de santé à façonner et incorporer l'âme (III, 329)...

... Corps naturellement organisé et esprit à organiser artificiellement ; esprit naturellement organisé et corps à organiser artificiellement (III, 372).

Toutes les forces animiques qui ne s'emploient pas à organiser le corps doivent se faire corps symboliques. Notre âme tout entière doit devenir visible et représentable, non en nous, mais hors de nous. Les mathématiques sont la force animique de l'entendement faite organe et corps extérieur. De dynamique comme l'âme, la poésie doit devenir organique, âme et corps ; jusqu'ici elle ne l'a été que par éclairs, à l'insu des poètes : désormais, il leur faut poétiser organiquement, en connaissance de cause. De mécanique, l'histoire aussi doit devenir organique en vivifiant ses masses d'événements, par animation (II, 134, 259 ; III, 9).

Pas de corps sans âme, pas d'âme sans corps. La palingénésie, la réciprocité exacte de la vie et de la mort en découlent... Lorsque l'esprit meurt, il devient homme. Lorsque l'homme meurt, il devient esprit. Libre mort de l'esprit, libre mort de l'homme. Qu'est-ce qui correspond, là-bas, à l'existence humaine ? L'existence des démons et des génies auxquels le corps est ce que nous est l'âme (III, 253).

... En tant qu'esprits terrestres, nous tendons vers la perfection spirituelle. Un homme qui devient esprit est en même temps un esprit qui devient corps. Cette forme supérieure de la mort, si je puis ainsi m'exprimer, n'a rien de commun avec la mort ordinaire, elle est ce que nous pourrions appeler une transfiguration. N'y aurait-il pas dans l'au-delà une mort dont le résultat serait une naissance terrestre ? (III, 61).

Dieu lui-même n'est compréhensible que par représentation : ... Celui qui veut chercher Dieu le trouve partout... Dieu peut m'apparaître en tout homme (II, 212).

... C'est, parmi les hommes qu'il faut chercher Dieu (II, 292).

[À suivre]

La Poésie Allemande

Romantisme

Hymne à la nuit

Faut-il donc que toujours revienne le matin
et ne cesse de régner l'Ici-bas ?
Agir : une misérable fièvre
où se consume le céleste essor de la Nuit !
Amour, ton offrande secrète
ne brûlera-t-elle une fois à tout jamais ?
La lumière a son temps qui lui est mesuré,
mais le règne de la Nuit
ne connaît de durée ni d'espace,
le sommeil a pour lui toute l'éternité !
Sommeil sacré,
n'accorde pas trop rarement la joie,
dans l'œuvre quotidienne d'ici-bas,
à ceux qui sont dédiés à la Nuit !
Seuls les sots te méconnaissent
et ne savent du sommeil
que cette ombre indulgente
que tu jettes sur nous quand se devine au soir
la véritable Nuit !
Ils ne te pressentent point
dans le flux doré des grappes,
dans l'huile magique de l'amande,
dans le suc sombre du pavot.
Ils ne savent pas que c'est toi
qui enveloppe la vierge délicate
Et qui fais de son sein un tendre paradis !
Ils ne soupçonnent pas
que du fond des temps et des légendes
tu viens au-devant de nous
nous ouvrir les portes des cieux,
que tu viens avec la clef
des demeures bienheureuses
et la révélation de secrets infinis,
Ô Messager silencieux.

Dans sa livraison du samedi 2 octobre 1943, la revue *Comœdia* consacre une pleine page à une *Anthologie de la poésie allemande* qui vient de paraître, un choix très vaste de poèmes allemands, du « Chant épique » aux « poètes vivants », traduits et présentés par René Lasne⁴ et le Dr Georg Rabuse. Avec l'*Hymne II* de Novalis, l'article reproduit également ce poème de Trakl :

Modernité

La poésie allemande ne s'arrête pas à Rilke, comme on le croit trop communément. Des poètes d'Allemagne ont su, au même titre que les nôtres, exprimer avec acuité la fièvre de notre époque, nos saisons menacées et nos derniers instants de bonheur.

Apothéose d'automne

L'année finit en pleine force,
vins d'or et fruits des jardins.
Les bois sont muets à la ronde,
les compagnons du va-tout-seul.

« Tout est bien », dit le paysan.
Cloches du soir, légères et lentes,
autant de joie jusqu'à la fin.
Des oiseaux passent. – Leurs adieux.

C'est la saison clémente de l'amour.
L'image, au fil du fleuve bleu,
est belle, qui suit l'image.
Le repos en aval, le silence.

Trakl (1887-1914)⁵

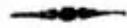
Dans *le Petit Parisien*, Robert Brasillach écrira, à propos de cette *Anthologie* : « Plus difficile que toute autre est assurément la tâche du traducteur d'anthologie : imagine-t-on un traducteur allemand ou anglais donnant, par la force des choses, la même voix, la même syntaxe, à *Roland*, à *Villon* et à *Baudelaire* ? C'est bien ce qui va arriver ici, mais peu importe : « *On peut comparer le traducteur d'une anthologie aux vieux graveurs qui interprétaient les chefs-d'œuvre des grands maîtres et les faisaient connaître. En dehors de quelques privilégiés qui avaient*

⁴ [Écrivain et traducteur (1897-1980), surtout connu pour cette *Anthologie*, parue chez Stock, en pleine guerre.]

⁵ [Cf. Georg Trakl, *Œuvres complètes*, Gallimard, 1974 : « Automne transfiguré », p.39.]

*pu faire le voyage d'Italie, qui eût su quelque chose de Michel-Ange ou de Raphaël, si la noble corporation des graveurs n'avait mis science et conscience à transposer en noir et blanc les œuvres peintes et n'en avait multiplié les reproductions ? Ces artisans modestes ont été cités avec estime et reconnaissance par les plus grands génies de leur temps. » On ne saurait mieux dire. J'ai vu à Weimar, dans la maison de Goethe, des gravures des chefs-d'œuvre italiens : on comprend que le poète des *Élégies romaines* et d'*Iphigénie* s'en soit nourri.*

Comment résumer en quelques lignes les impressions que peut faire naître ce trésor ? Disons tout d'abord que ce qui frappe dans la poésie allemande, c'est l'attache qu'elle a su constamment garder avec le sol et la sève populaire. Nerval avait la même ambition pour nous, mais la poésie française s'est toujours détachée de sa source, et Thierry Maulnier faisait remarquer que les hérauts s'en nommaient Alexandre et non Bayard, que les époques étaient de préférence celles des Argonautes plutôt que celles des Croisés. La poésie allemande (comme d'ailleurs l'espagnole) ne se sépare presque jamais de son origine populaire, et on a pu composer d'admirables recueils de chants anonymes, recueillis à tous les âges, dont on trouvera ici un abondant florilège », et aussi : « Je ne veux point dégager la part de la poésie savante, qu'elle soit d'Opitz ou de Georg. Je ne veux pas dégager les envoûtements romantiques, la nuit de Novalis, la Grèce mystérieuse et éleusienne de Hölderlin [...]. Mais puisqu'il faut bien se restreindre, il me semble qu'on aura vu l'essentiel de cette tradition poétique allemande dans l'apparemment constant des plus hautes formes de l'art à l'inspiration populaire »⁶.



Le romantisme

Pour vous donner une idée de ce qu'est le romantisme allemand, je voudrais, dans cette causerie, vous décrire rapidement une des personnalités les plus curieuses de cette école, celle de Friedrich von Hardenberg, ou, pour lui donner le nom sous lequel il est connu dans l'histoire littéraire, Novalis. Cette séduisante figure de mystique et de théosophe n'est assurément pas représentative du romantisme tout entier ; il y a sans doute parmi les adeptes de ce mouvement des esprits plus vigoureux, des

⁶ Robert Brasillach, « Mille ans de poésie », *Le Petit Parisien*, 27 septembre 1943.

intelligences plus vastes ; mais celui qu'un de ses amis appelait « ce divin jeune homme pour qui se changeait en art tout ce qu'effleurait le vol de sa pensée et pour qui l'univers se transformait en un vaste poème » est malgré tout une des incarnations les plus typiques du romantisme à ses débuts, une de celles qui nous font le mieux comprendre son charme et sa poésie. »

Novalis naquit le 2 mai 1772 à Wiederstedt, dans le comté de Mansfeld, sur le bien patrimonial de son père le baron Érasme de Hardenberg. Sa jeunesse sombre et sans joie s'écoula dans le rez-de-chaussée humide et sans jour du château familial. Lorsqu'enfin il est livré à lui-même et peut mener à sa guise, en toute indépendance, à Weimar, puis à Leipzig, enfin à Wittemberg la vie d'étudiant, il se lance rapidement dans le mouvement littéraire de son temps. Il fait la connaissance de Schiller et s'imprègne de la philosophie de Kant ; surtout il se lie d'amitié avec un jeune homme de son âge, Friedrich Schlegel qui sera plus tard le chef de l'école romantique et qui l'initie à la vie de l'esprit en lui ouvrant le sanctuaire de la culture contemporaine. Bientôt l'enfant rêveur et replié sur lui-même s'épanouit ; il devient un brillant cavalier, qui a des aventures galantes, se bat en duel, joue, fait des dettes, un dilettante enthousiaste de philosophie et d'art, un causeur étincelant, un optimiste convaincu qui professe qu'il n'y a point de mal dans l'univers et qu'on se rapproche d'un nouvel âge d'or. Cette fougue un peu désordonnée ne tarde pas à s'atténuer. Après avoir songé un instant à la carrière militaire, Hardenberg se décide à entrer comme son père dans l'administration des salines, se prépare avec conscience en vue de sa carrière, passe brillamment ses examens et fait avec distinction et facilité ses débuts comme fonctionnaire des salines à Tennstedt. Il entre ainsi dans la vie sous les auspices les plus favorables. Beau et bien doué, appartenant à une famille de haute aristocratie, pieux et sans ascétisme ni mélancolie, sachant gagner tous les cœurs par son affabilité et sa bonne grâce, il semble fait pour goûter pleinement toutes les joies de l'existence. Entré fort jeune dans une carrière où il donne de belles espérances, il rêve de se marier et même de faire un mariage riche pour pouvoir d'autant mieux savourer toutes les magnificences de ce bel univers.

C'est à ce moment que l'amour entre dans sa vie et avec l'amour la souffrance.

En novembre 1794, Hardenberg, au cours d'une tournée d'inspection, était passé par hasard au château de Grüningen où il avait trouvé la plus gracieuse hospitalité auprès du châtelain, baron de Rockenthien et de sa famille. C'est là qu'il avait pour la première fois aperçu Sophie de Kühn, la fille d'un premier lit de Mme de

Rockenthien – une enfant de douze ans et demi à ce moment – et que tout de suite il s’était pris pour elle d’une grande passion.

Amour étrange, tout romantique et où l’illusion à demi-consciente entraînait pour une part presque aussi grande que la réalité.

Le château de Grüningen lui apparaît à travers son imagination de poète comme une sorte d’Eden où il se promène en plein rêve d’amour. Il voit dans le maître du logis le type du gentilhomme campagnard gai et heureux de vivre, toujours prêt à plaisanter, toujours plein d’entrain pour organiser des fêtes. Sa femme, jeune encore, dans sa beauté épanouie entourée de ses filles dont quelques-unes déjà mariées, inspire aussi l’allégresse et la cordialité. Il n’est pas jusqu’à l’institutrice Mlle Danscour, initiée à tous les petits secrets du cœur de la jeunesse, qui ne jette une note humoristique et gaie dans ce tableau riant. Et sur ce fond ensoleillé se détache comme en un nimbe de lumière la figure de la douce fiancée de Novalis, avec ses cheveux pâles et ses yeux noirs profonds, un frais bouton d’aubépine prêt à s’épanouir au soleil de l’amour, une enfant bientôt jeune fille, enjouée et pensive, rieuse et pourtant méditative, dont la sagesse ingénue résout en se jouant les mystères éternels de l’univers... Quelques mois après sa première visite à Grüningen, Hardenberg se fiance avec Sophie. Ses frères, Érasme et Charles, mis dans la confidence de cet amour, deviennent eux aussi les familiers de l’hospitalière demeure : déjà ils rêvent de trouver à leur tour les compagnes de leur vie. C’est dans tout le petit cercle un débordement de joie et d’enthousiasme. Or tout cela n’est guère qu’un beau mirage éclos dans une imagination romantique. Une publication récente nous laisse voir ce qu’était en réalité l’entourage de la fiancée de Novalis et la réalité diffère singulièrement de la légende. Les hôtes de Grüningen n’étaient rien moins que des fleurs de distinction. M. von Rockenthien n’était qu’un rustre mal dégrossi et paillard qui écrivait au fiancé de sa fille des lettres égrillardes ornementées de dessins obscènes. Sa femme et ses filles étaient dénuées de toute culture intellectuelle et cherchaient à se distraire au jour le jour sans mêler à leurs amusements aucun intérêt supérieur. Sophie enfin, l’exquise Sophie était une petite oie : à treize ans elle avait bien le développement intellectuel d’une fillette de sept ans, de la vie elle ne voyait encore que le côté extérieur et il est impossible qu’elle ait été apte à comprendre le moins du monde l’amour exalté que lui vouait Novalis. On a publié des fragments de son journal ; ils sont d’une puérité navrante, qui ne fait même pas sourire. C’est une petite fille qui ne pense pas, qui a une orthographe de haute fantaisie et qui gribouille encore d’une écriture mal formée comme celle d’un bébé... Si cette enfant a attiré Hardenberg, c’est qu’il a aimé en elle

non la personne réelle mais un symbole, l'image idéalisée d'un amour pur et frais, jeune et virginal qu'elle incarnait à ses yeux.

Novalis se serait-il aperçu à la longue qu'il était dupe d'une illusion ? Certains indices permettent de le soupçonner. Mais voici qu'au moment décisif, la maladie et l'ombre menaçante de la mort viennent sceller à jamais ces fiançailles. En 1795 apparaissent les premiers symptômes précurseurs de la tuberculose. Et un peu plus tard Sophie subit les premières atteintes du mal qui allait l'emporter en peu de temps. Et alors tout change soudain. La souffrance, l'approche de la mort affine, idéalise, murit rapidement la pauvre enfant. Et dans l'imagination du poète navré, Sophie se dessine maintenant sous une forme nouvelle ; elle lui apparaît sur son lit de souffrance comme la vierge douce et bonne, comme l'ange de lumière et de pureté qui s'apprête à déployer ses ailes pour regagner sa patrie céleste. Et sa passion se rallume de plus belle. Elle se serait doute éteinte s'il s'était trouvé en face de la réalité prosaïque, s'il avait dû devenir le mari d'une petite dinde bien portante et le gendre d'un hobereau égrillard et rustaud. Il se complait au contraire en toute sincérité dans le rôle de l'amant platonique d'une fiancée qu'il dispute à la mort. Pendant un an et demi il assiste à la lente agonie de la pauvre petite. Il l'entoure de sa tendresse. Quelques jours seulement avant la fin il s'éloigne du château, se sentant incapable d'assister à sa mort. Le [19] mars 1797, Sophie de Kühn rendait le dernier soupir... l'avant-veille elle était entrée dans sa quinzième année...

La douleur de Hardenberg fut immense et d'une sincérité absolue. Il ne perdait pas seulement une fiancée à laquelle il s'était attaché de tout son cœur, Sophie avait été aux yeux de son fiancée la médiatrice qui l'avait mené à Dieu ; il aimait Sophie de toute la ferveur de son sentiment religieux : son amour pour sa fiancée se confondait en un même élan d'adoration avec le besoin fervent qui le portait vers le principe éternel de l'Être. Après l'effondrement de son rêve, non seulement il pouvait se croire mort à tout amour terrestre, il risquait même de sombrer dans le désespoir et le pessimisme.

Rien n'atteste mieux l'essentielle noblesse de sa nature morale que son attitude dans cette crise douloureuse. Il souffre mais sans révolte. Il regrette que pour lui la vie selon le monde soit finie ; mais il n'en prend pas prétexte pour maudire sa destinée, pour se poser en victime, pour douter de l'ordre universel. « Mon amour, écrit-il à ce moment, est devenu une flamme qui consume peu à peu toute impureté terrestre. » L'épreuve lui apparaît comme un moyen pour l'amener à un degré supérieur de son développement. Il date sa « vie nouvelle », sa « vraie vie » de la mort de Sophie. Il songe à

sa fiancée avec une joie mystique. Son âme débordante d'amour n'a plus qu'une aspiration, rejoindre l'ombre aimée dans l'au-delà. Non qu'il veuille s'évader de la vie par un acte de désespoir, par un suicide violent. Il ne veut pas même s'emmurer dans l'austérité d'une retraite ascétique. Non, idéaliste impénitent, il rêve de se détacher de la terre uniquement par un effort de sa volonté. Il veut concentrer toutes ses pensées sur sa fiancée morte. L'engagement qui les liait n'était pas pour cette vie. Il sera donc pour l'autre vie. A force de songer à celle qui n'est plus, il finira peu à peu par mourir, simplement parce qu'il l'aura voulu. Et sa mort ne sera ni une fuite ni une désertion, mais un sacrifice conscient, un acte éclatant de fidélité par delà le tombeau.

La grande expérience de l'amour et de la mort n'a pas seulement inspiré à Hardenberg d'admirables confessions dans ses lettres ou dans son journal. Elle a fait aussi de lui un poète. Les *Hymnes à la nuit* où il a cherché à revêtir de la forme poétique les impressions que laissait en lui la mort de sa fiancée sont un des plus admirables poèmes mystiques que nous possédions. Il a trouvé des accents vraiment originaux et profonds pour dire ses intuitions religieuses, pour dire l'aspiration nostalgique qui l'entraîne loin de l'empire du Soleil et de la Lumière, loin du monde terrestre et des réalités visibles, vers le saint royaume de la Nuit, vers ce monde spirituel, invisible et mystérieux où l'a précédé sa bien-aimée et où il tend de toutes les forces de son âme à la retrouver. Qu'est-ce que ce royaume de la Nuit où aspire sa nostalgie ? C'est la vision mystique de l'Unité absolue. La Nuit est intemporelle, éternelle, tandis que jour est soumis au temps, limité. Elle est le Néant divin, l'insondable abîme d'où est sorti le monde des créatures et où il retournera. Car de même que le jour a commencé, il finira. L'instant viendra où, saisi de cette divine langueur que connaissent aujourd'hui déjà quelques âmes d'élite, le Jour expirera, englouti dans les ténèbres éternelles. Le Soleil s'éteindra et son règne dont la loi est le devenir, la douloureuse alternance de la vie et de la mort, sera terminé. Le Temps s'arrêtera et ce sera le triomphe définitif de la Nuit, le règne de l'Éternité. Cet empire mystique de la nuit c'est aussi le règne de l'Amour. L'Amour, proclame Novalis, est le Soleil de la Nuit ; il est dans le royaume de la félicité le centre autour duquel tout gravite, comme le soleil dans le Royaume du Jour. Celui qui s'enfonce dans ces mystiques ténèbres connaît l'ineffable volupté d'une nuit d'amour sans fin, goûte la vie bienheureuse. Enfin, le royaume de la Nuit est l'Empire de la Poésie. Dans le monde des phénomènes règne la dure nécessité, la destinée inexorable, la Science abstraite et rigoureuse. Dans le royaume de la nuit l'antique Fatum est détrôné ; c'est la Poésie qui remplace la

Fatalité. La vie bienheureuse n'est pas seulement le règne de la sagesse. Elle est aussi le triomphe de la Beauté, elle se déroule librement ; tel un poème harmonieux ou un rêve divin.

La volonté de notre mystique n'avait pas été assez forte pour retenir sur terre sa fiancée. Elle se montra tout aussi impuissante à le détacher, lui, de la vie. Peut-être sa « résolution » de mourir eut-elle pour effet de hâter l'évolution de la tuberculose qui le minait sourdement. Mais cette efficacité immédiate fut médiocre ; elle ne put mener Novalis directement à la mort ainsi qu'il l'avait désiré. Et qui pourrait s'en étonner ? Ce qu'il avait perdu, ce n'était pas la compagne de sa vie, c'était une fiancée de rêve, une enfant que sa fantaisie se plaisait à parer de toutes les vertus ; on ne meurt pas d'une pareille douleur. Novalis en fit l'expérience. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il y avait en lui deux moi qui s'accordaient assez mal l'un avec l'autre. L'un, le moi conscient, avait décidé de mourir. Mais l'autre, le Soi, ce sage inconscient dont parle Nietzsche, qui commande à notre corps, qui est notre corps, se souciait peu d'obéir aux injonctions du moi conscient : il prétendait se consoler et jouir de l'existence.

Hardenberg a conté dans son journal, avec cette bonne foi candide qui est sa grande séduction, ce conflit entre ces deux moi. Tantôt il note, non sans satisfaction, les victoires de sa volonté réfléchie ; il a pu s'absorber dans le souvenir de sa chère morte, maintenir présent à son esprit sa « résolution » mystique ; il s'est senti « ferme et viril », maître de lui, l'intelligence claire, l'âme sereine. Mais le plus souvent ce sont des défaites que relate le journal : Novalis voulait, en vertu de sa résolution, se prêter au monde mais ne plus se donner à lui. Or il constate avec chagrin qu'il est trop bavard, qu'il aime à discuter, qu'il se mêle avec trop de vivacité et d'entrain aux conversations. Il s'aperçoit avec plus d'humiliation encore, qu'il n'est pas indifférent aux petites jouissances de la vie ; dès le 34^{ème} jour, il note qu'il a trop mangé, et cet aveu, revient souvent sous sa plume. Ce n'est pas tout. Il aime trop à savourer son café au jardin après déjeuner. Un autre jour, il se surprend à songer sans déplaisir à la grande brioche qu'on a mise au four à la maison... Enfin et surtout il est tourmenté de pensées charnelles. J'ai déjà dit que Hardenberg n'était pas un pur esprit, qu'il était doué d'un tempérament fortement sensuel. Or c'est un fait connu des médecins que la phtisie aggrave ces dispositions. Novalis s'en rendait compte avec remords ; il était humilié de voir que sa volonté ne pouvait le soustraire aux misères physiologiques de son corps de malade et que les fatalités de son organisme de neurasthénique et de poitrinaire provoquaient en lui, malgré l'opposition de sa volonté consciente, l'association bien connue des

pensées de mort, des idées mystiques des représentations voluptueuses.

La vie ressaisit donc notre mystique quoi qu'il en eût et il cse laissa reprendre par elle en toute simplicité, sans sophisme et sans prose. Puisque la mort ne voulait pas encore de lui, il se remit à vivre.

Nous ne pouvons pas le suivre ici pendant les quatre années de répit que lui laissa le mal qui le rongait. Disons simplement en deux mots qu'elles furent extraordinairement remplies. C'est la science d'abord qui l'attire ; il va compléter son éducation technique et sa culture scientifique à la célèbre Académie des Mines de Freiberg. Son admiration pour le célèbre minéralogiste Werner, professeur en qui il révère un type supérieur de l'homme de science, sa sympathie pour le génial physicien Ritter, avec qui il se lie d'une étroite amitié, le plaisir qu'il trouve à la lecture de Schelling dont il étudie les premiers écrits, l'amènent à concentrer son intérêt sur les sciences naturelles ; sa plus haute ambition est de travailler à une « physique de l'avenir ». Il resserre d'autre part ses relations personnelles avec les romantiques, avec les Schlegel, Schelling, Ritter, Tieck ; il compose ses premiers essais littéraires, son fragment du *Disciple à Saïs*, son grand roman *Ofterdingen*. Finalement il aime à nouveau la fille d'un conseiller des Mines, von Charpentier, sans qu'il sente d'ailleurs cet amour comme une infidélité à la mémoire de Sophie. Son amour pour sa première fiancée est en effet devenu chez lui une religion. Sophie restait présente en son cœur alors qu'il aimait sa seconde fiancée, Julie ; et cet amour sacré sanctifiait l'amour nouveau du poète. Il aimait Julie en Sophie et Sophie comme l'époux chrétien aime son épouse en Dieu.

Mais au moment même où il se dispose à fonder un foyer et pousse les préparatifs de son mariage, les symptômes de la tuberculose se font plus menaçants ; bientôt il apparaît clairement que le mal ne peut plus être enrayé. Novalis vit venir la mort sans peur et sans déchirements. Il accepta l'idée de mourir au moment où la vie semblait de nouveau lui sourire comme il avait accepté la mort de sa fiancée – sans un mot de désespoir sans un geste de révolte. Avec une force d'âme touchante en sa simplicité, il sait vouloir et faire sienne la volonté du destin. A travers toutes les épreuves, il demeure fidèle à son optimisme mystique, lui qui, voyant Dieu partout, refuse de reconnaître une réalité à la souffrance et au mal : « Ne condamne nulle chose humaine, écrit-il. Tout est bon : mais non partout, non toujours, non pour tous. » Il se sent véritablement dans la main de Dieu : « Où l'enfant dort-il plus tranquille que dans la chambre de son père ? » Ou bien ce soupir, si émouvant dans sa simplicité biblique, qui s'exhale de son

cœur si peu de temps avant la fin : « Dieu sait le temps de la maladie, car toute maladie vient en son temps. Fais comme l'enfant sage, c'est ce qu'il y a de mieux. »

Sa vie s'éteignit doucement, dans une sérénité toujours plus apaisée, comme ces adagios douloureux de Bach, dont les modulations se résolvent peu à peu en un large accord majeur. Transporté à Weissenfels dans sa maison paternelle, il y est soigné par son frère Charles et par sa fiancée. En dépit de sa faiblesse croissante, il prend jusqu'au bout l'intérêt le plus cordial à tous et à tout. Le jour même de sa mort, il demande à son frère de lui jouer du piano. Puis il s'endort et s'éteint doucement entre les bras de frère et de son ami Schlegel, quatre ans presque jour pour jour après la mort de Sophie. Il n'avait pas achevé sa vingt-neuvième année.

Henri LICHTENBERGER



Avec le Dr Gabriele Rommel, au Musée Novalis d'Oberwiederstedt, le 26 septembre 2017.

NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1^{er} octobre 1837.

SOMMAIRE

Documents biographiques

- Artern (Thuringe), un monument élevé à la mémoire de Novalis, 2017.

Documents littéraires et témoignages

- Claude Estève, « Vers Novalis » (suite), *Revue d'histoire de la philosophie*, 4/1930.
- C.R. d'*Anthologie de la poésie allemande* (1943), avec une nouvelle traduction de l'*Hymne II* de Novalis, *Comædia*, 2 octobre 1943.
- Henri Lichtenberger, « Le romantisme », *Les Cahiers de Radio-Paris*, 15 janvier 1932.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2018